Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art

Herausgeber: Visarte Schweiz

Band: - (1943)

Heft: 10

Artikel: A propos de la création d'une académie suisse des beaux-arts = Zur Frage einer schweizerischen Akademie der bildenden Künste. Teil XII - XVII [Fortsetzung Heft 9]

Autor: Mairet, Alexander / Steiger, C. / Surbek, Viktor

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-626652

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XII

A propos de la création d'une académie suisse des beaux-arts

Une académie suisse ! un art suisse, autant dire un art fédéral, comme le français fédéral de réputation quasi proverbiale !

Cet art soi-disant suisse ou fédéral serait un art qui risquerait fort d'être un compromis, une chose bâtarde, sans caractère ; non pas un arlequin, mais un bossu, un contrefait, « disformato ». La Suisse, ne l'oublions pas, est une confédération de régions fort diverses, de peuples, de langues, de caractères également divers. Cette diversité régionale constitue une floraison très riche d'éléments particuliers, accentués, caractéristiques. L'art exprime ces particularités, et, vouloir, par une académie, leur donner une direction unique, suisse, serait annihiler ce qui fait précisément leur valeur.

Nous sommes tout à fait d'accord que le morceau, l'étude, l'impression ne sont pas suffisants, que la composition est réellement le grand art ; il y a plus de trente ans que nous avons dit et proclamé cela et défendu Hodler contre Cézanne pour cette raison-là. Cézanne est encore, pour nous, dans sa conception du motif, l'aboutissant de l'impressionnisme ; Hodler, celui de la grande lignée des créateurs de composition. Par Barthélemy Menn, Hodler a poursuivi la voie de la grande école de Poussin, d'Ingres à Barthélemy Menn. Mais qu'a-t-on fait en Suisse, sinon de décourager tous ceux qui avaient compris cela, on a refusé dans les expositions toute tentative de composition, toute recherche de dessin discipliné et précis, pour accepter tous les suiveurs de Cézanne. Et maintenant on vient nous annoncer que l'impressionnisme est abandonné, que le morceau de nature, *même s'il est bien peint*, ne suffit plus ni à l'artiste, ni à l'amateur. Nous sommes heureux de cette proclamation. Mais ce qu'il nous faut ce n'est *pas* une académie, qu'est-ce que cela ? Il nous faudrait une personnalité comme fut celle de Barthélemy Menn et voilà justement ce qui nous manque, ce qui a fait l'école d'art de Genève. Qu'une personnalité pareille se présente, assez cultivée, assez éclectique pour ne pas endiguer les individualités, mais les exalter dans leurs particularités, assez généreuse pour éclairer, élargir l'esprit et le cœur, et par un enseignement solide, basé sur un grand savoir et une pratique éprouvée, donner à des jeunes ce fondement nécessaire à un art qui ne soit pas fait d'éternelles tentatives sans aboutissement. Qu'à ce moment-là les hommes intelligents et sensés fassent les démarches nécessaires auprès des autorités fédérales et cantonales afin de donner toutes les possibilités matérielles pour que cette personnalité puisse, sa vie garantie, se donner tout entière à son enseignement. Voilà ce qu'il nous faudrait. Alors, mais alors seulement, ceux qui veulent apprendre les rudiments, les compléments et se cultiver, s'exercer dans la pratique, viendront d'eux-mêmes auprès de ce maître. Celui-ci pourra choisir des collaborateurs pour l'enseignement primaire, secondaire en se réservant la haute main pour la direction du grand art. Il n'imposera pas sa manière, mais fera épanouir en chacun ce qu'il a en puissance.

Ce n'est donc pas une académie qu'il faut fonder, les institutions, par elles-mêmes, ne sont que façade, bluff, prétention. Ce sont des personnalités qui sont la réalité. Il suffit de citer, dans un autre ordre, Pestalozzi ; c'est l'homme qui comptait. Pestalozzi mort, son institut tomba dans l'académisme et périclita.

Diogène parcourant les rues d'Athènes répondit à celui qui s'étonnait de le voir, sa lanterne allumée en plein jour : Je cherche un homme. Trouvez un second Barthélemy Menn, nous serons alors pleinement d'accord d'appuyer toutes les démarches à faire pour que la Confédération, les cantons, les communes, voire les particuliers s'unissent et constituent les fonds nécessaires afin qu'un tel homme puisse accomplir pleinement sa destinée. Mais cet homme-là est plus rare à trouver qu'un Pestalozzi, car il ne suffit pas d'être un grand peintre pour être à la hauteur de cet enseignement.

D'autre part, il n'est pas besoin de former de nouveaux peintres et sculpteurs, car il y a un déséquilibre entre l'offre et la demande, mais ce sont des travaux à exécuter en permanence qu'il faudrait, beaucoup de travaux comme il s'en faisait à Florence au XVe siècle. Alors, par la grande satisfaction de pouvoir enfin travailler, non pour des expositions où ne se vendent que quelques toiles (c'est toujours cela à défaut d'autre chose), mais pour un but déterminé, non une seule fois, mais continuellement ; alors, dis-je, il se créerait *des ateliers* où des maîtres d'œuvre travailleraient continuellement. Ceux-ci auraient besoin de collaborateurs et d'apprentis qui ne feraient pas des travaux fictifs, mais bien réels. Quand il en est ainsi, le travail est vraiment sérieux. Devant le labeur l'amateur flâneur abandonne la partie.

La question soulevée par notre journal comporte un tel développement sur la situation présente et sur ce qui pourrait être qu'on ne peut que l'effleurer dans ces quelques lignes insuffisantes, nous le regrettons, mais nous sommes heureux de pouvoir dire ici ce que nous avons souvent exprimé de vive voix.

Alexandre MAIRET.

XIII

Sehr geehrter Herr Hügin,

Als wahrscheinlich ältestes Mitglied unserer Vereinigung (Schweiz. Maler, Bildhauer u. Architekten), 86 Jahre alt und seit 1895 Mitglied, erlaube ich mir auch etwas zu den Meinungen betreffs Schweizerischer Academie beizutragen.

Künstlerisches Zeichnen und Malen können bedeutet im Grunde genommen ein freies dichten über visuelle Erlebnisse, oder ein nachdichten vor der Natur.

Von Dichterakademien habe noch nie etwas vernommen.

Um das vor ihm Liegende umzudichten auf eine Bildfläche, muss der Künstler erscheinungsgesetzliche Grundlagen, eine Art elementare Grammatik intus haben, wie eine seinerzeit gelernte Sprache die stets gebrauchsbereit im Unterbewusstsein lagert.

Beim schöpferischen componieren aus der Vorstellung muss er selbstverständlich auf der gleichen Grundlage aufbauen, muss er mit denselben Mitteln denken.

Um nun diese Mittel und ihre handwerklich-technische Behandlung kennen zu lernen, welche stets zu einer Wirkungseinheit führen soll, bedarf es keiner so complizierten Institution wie eine Academie es wäre. Ein verständiger Unterricht an unsern bisherigen Kunstgewerbe- und Kantonalen Schulen sollte dazu völlig genügen.

An der Münchner Academie hatten wir vor 64 Jahren als Nebenfächer noch Linearperspektive und Schattenlehre, Anatomie, Kunstgeschichte und sog. Aesthetik. Jede unsere Grosstädte könnte solche, der allgemeinen Bildung dienenden Vorlesungen auch bieten.

Die allerdings unmassgebliche Meinung des Unterzeichneten ist gegen die Gründung einer schweiz. Academie.

C. Steiger, Maler,
Kilchberg (Zürich).

XIV

Zur Frage einer schweizerischen Akademie der bildenden Künste

Nach dem Text der Rundfrage in Nr. 5 der *Schweizer Kunst* scheinen in dieser Sache vor allem zwei Punkte zur Diskussion zu stehen :

1. Die Wirkung einer offiziellen schweizerischen Kunsthochschule auf Geltung und Ansehen schweizerischer Kunst im In- und Auslande.

2. Der Wert einer solchen Institution für die Ausbildung des Nachwuchses.

Es ist nicht ganz klar, welche Wirkung dem Ausland gegenüber die Befürworter des Planes sich versprechen. Wenn man nach Analogien Ausschau hält so kommt man zum Schluss, dass fast alle künstlerisch und auch Markt-mässig interessanten Leistungen fern der Akademien entstanden sind. Wir brauchen nur an die grossen Franzosen oder an Belgier, Deutsche, Norweger zu denken. Es liessen sich höchstens einige wenige Ausnahmen finden, die sozusagen die Regel bestätigen. Was die Zugkraft einer schweizerischen Kunstakademie für ausländische junge Kunstbeflissene betrifft so glaube ich, das möchte eher unsere Verkehrswerbekreise interessieren, als das Wesen und die Geltung unserer Kunst berühren. An Titel und Würden, wie sie mit dem Begriff der Akademie sich etwa verbinden, wird wohl selbst ein eifriger Befürworter nicht denken.

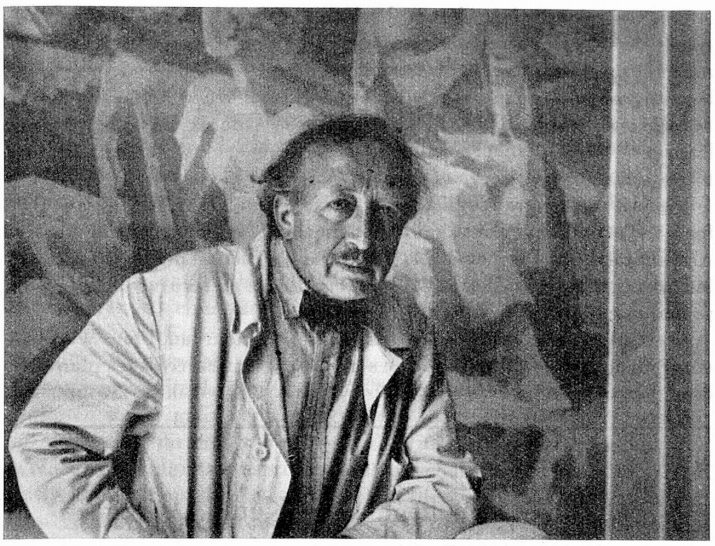


Foto M. Lauterburg, Bern.

† Karl Walser

Mit dem Tode dieses Künstlers erlitt unser Land einen sehr schweren Verlust, der uns in aufrichtige Trauer versetzt, denn Walser war als Mensch und Künstler eine festumschlossene ideale Persönlichkeit.

Wer heute unsere Gesellschaftsausstellung im Zürcher Kunsthaus besucht findet sich gleich vor Walsers Werken, welche pietätvoll in der Nähe der Büste des Künstlers von Hermann Haller aufgestellt wurden. Man sieht da Detailfiguren sowohl aus dem Berner Rathaus- als auch aus den Berner Stadttheater Wandgemälden. Ergriffen stehen wir hauptsächlich vor dem herrlichen Selbstportrait des Entschlafenen. Es zeigt alle Vorzüge Walserscher Kunst, wie edel und schön ist dieser Lockenumwallte Künstlerkopf, es zog mich immer wieder zu diesem Bildnis zurück, mit der leisen Trauer, warum führten uns die Wege des Schicksals erst so spät, viel zu spät zu einander?

Karl Walser wurde am 8. April 1877 in Biel geboren. Er begab sich früh nach Deutschland wo er sich hauptsächlich der Schöpfung von grossgedachten Wandmalereien in Privat und öffentlichen Bauten, aber auch der Bühnenmalerei widmete. In diesem Fache hatte er bald einen grossen Ruf. Bildhauer Hermann Hubacher hat in sehr netter Weise in Nr. 1650 der *Neuen Zürcher Zeitung* ein Erlebnis Walsers aus dessen Berliner Bühnenbildertätigkeit erzählt, das ich jedem Kollegen zu lesen, sehr empfehle.

Zeitlebens spielte denn auch das Theater mit seiner Phantasiewelt, all seinen An und Aufregungen eine wichtige Rolle in Walsers Laufbahn. Auch Walser versetzte wie das Theater, den Beschauer mit seinen Werken in eine ganz andere, durchaus arkadische Welt. Seine Farben passte er jeweils mit seltenem Geschick dem Raume an, denselben überaus harmonisch gestaltend. Etwas beruhigendes, beseeligendes war in seiner hohen Kunst, er war gewissermassen ein Puvis de Chavannes in seinen idealen Empfindungen. Aber von unerhörter Kraft, wahrhaft monumentaler Gestaltung war jeweils der Aufbau seiner Wandmalereien. Doppelt erstaunlich, wenn man dann wieder sah, zu welchen Feinheiten Walser als Graphiker fähig war! Auch da durchaus eine Dichternatur!

Der erste Weltkrieg führte Walser in die Heimat zurück, und sie nahm ihn wahrhaft gütig auf. Es fehlten ihm auch hier bald grosse Aufträge nicht. Er fand grosse Förderer in Dr. Oskar Reinhart, Martin Bodmer (Muraltengut) und namentlich auch in Stadtbaumeister Herter. (Amthäuser an der Uraniastrasse und im neuen Hallenschwimmbad, sowie in der Abdankungshalle des Friedhofs Sihlfeld.)

Spät gedachte auch sein Heimatkanton des grossen Meisters, der übrigens alle die Jahre hindurch stets Mitglied der Berner Sektion unserer Gesellschaft geblieben war. Ich hatte in der Städtischen Kunstkommission die Anregung gemacht, es seien die beiden Treppenhäuser des Berner Stadttheaters mit Wandmalereien auszuschmücken. Man fand zuerst, der Raum sei zu eng für eine richtige Wirkung der Bilder; obschon gerade, im Gegensatz zu Basel und Zürich, unser Berner Theater sehr gross und vornehm ausgestattete Treppenanlagen besitzt! Die Wahl des Künstlers fiel auf Walser, dessen grossgedachtes Werk an der Landi aufgefallen war. Wir hatten in ihm den richtigen Mann gefunden. Mit Begeisterung machte er sich an die Arbeit. Im Sommer 1941 vollendete er die 2 ersten Bilder des Cyclus « Musik und Tanz ». Ich besuchte Walser manchmals bei der Arbeit und besah mir seine Malweise, es war mir jedesmal eine Freude mit ihm zusammen zu sein. Mit einem festlichen Anlass (Beitrag des Theaters an die Berner 750 Jahrhundertfeier) wurde im September 1941 die Spielzeit mit dem « Laupenspiel » eröffnet und dabei Walsers Schöpfungen zum ersten Mal der Bevölkerung in Anwesenheit der höchsten Behörden gezeigt. Man hatte Walser einen schönen Platz im Theater reserviert. Alles fragte nach ihm, aber vergeblich, in aller Stille war er heim nach Zürich gefahren. Auch das war ganz Karl Walser, der stille bescheidene Mann.

Das folgende Jahr bekam er dann den Auftrag zu einem Entwurf für ein Wandgemälde im neuen, so vollendet umgebauten Berner-Rathaus. Es wurde ihm zum Verhängnis. In diesen ganzen Streit um diese Wandmalerei habe ich mich nicht hineingemischt. Ich kannte und schätzte beide Künstler, sie gehörten zu den ersten des Landes; was bis dahin an diesem Rathausumbau geleistet worden war, war erstklassig, und ich hatte auch das Vertrauen, dass auch hier mit bestem Willen das Richtige gefunden werde. Als Walser den Auftrag erhielt, musste er das Riesenbild in ca. 2 Monaten vollenden! Er hat sich dabei einfach überschafft, das Bild wurde zur Eröffnungsfeier nahezu fertig, er gedachte später nochmals daran zu arbeiten.

Im Sommer 1943 begann er mit dem 3. Wandbild im Theater, der « Tragödie ». Sie wurde sein eigenes Leben. Schwer krank wohnte er im Salemspital und wenn es ihm etwas besser ging so fuhr er ins Theater und malte daselbst. So angstvoll wie seine rührenden Frauengestalten auf diesem Bilde nach dem sterbenden Krieger sehen, so sahen wir auf den lieben kranken Freund. Das Bild wurde fertig, Walser sagte mir vor seiner Abreise nach Glion noch, er fühle sich so wohl, dass er gleich das 4. Bild, statt im kommenden Jahre (wie vorgesehen) sofort beginnen möchte. Man kam seinem Wunsche entgegen, fand einen geeigneten Arbeitsraum, aber Walser kam sterbend aus Glion zurück. Der Tod kam so überraschend, dass nur wenige rechtzeitig davon wussten, ein kleines Trüpplein nur war trauernd an seiner Bahre, alle standen tiefergriffen um das Ehrengrab, das die Stadt Bern dem lieben grossen Künstler gestiftet hatte, etwas Einmaliges in unserer Schweizer Kunst war mit Karl Walsers Leben entschwunden!

Adolf TIÈCHE.

Um uns auf internationalen Boden künstlerisch zu behaupten und zu bewähren, gibt es nur das eine Mittel: überragende Leistung. (Das snobistische Achselzucken über alles Einheimische wird auch eine Akademie nicht aus der Welt schaffen.) Das Postulat möglichst hoher Leistung führt uns zu Punkt 2, zur Frage nach der Wünschbarkeit einer Akademie im Hinblick auf die Ausbildung junger Maler und Bildhauer. Diese Frage scheint mir, nach dem oben gesagten, die allein Wichtige zu sein.

Welche Förderung und Verbesserung können wir uns da von einer Akademie versprechen? — Was schulmässig gelehrt und erlernt werden kann und die Grundlage unseres Berufes bildet, ist einzig das Folgende: kompromisslos strenges Zeichnen und tüchtige allseitige Kenntnis des Handwerkes und all seiner Werkstoffe. Dafür, so scheint mir, haben wir den Rahmen in unseren Kunstgewerbeschulen und brauchen nicht auf eine Kunstakademie zu warten. Es handelt sich nur darum, die richtigen Lehrkräfte überall an diese Schulen zu ziehen. Es ist dabei kein Nachteil, dass die Schulen auf verschiedene Landesteile und Städte verteilt sind, im Gegenteil. Wir haben je und je hervorragende Lehrer in der Schweiz gehabt, ich nenne nur Menn in Genf, Schider in Basel, Meyer-Amden in Zürich, und es muss dem jungen Menschen überlassen bleiben, sich dahin zu wenden, wohin sein Instinkt ihn weist und wo er einen Lehrer zu finden hofft, der ihm das geben kann, was er nötig hat. Ich bezweifle, dass ein zentrales Institut — quasi als allein seligmachende Instanz — die besten Kräfte des ganzen Landes im Lehrkörper sowohl als in der Schülerschaft zu vereinigen vermöchte. Ich würde dies auch

keineswegs als Fortschritt empfinden. Wir geniessen den unschätzbaren Vorzug, nicht in einem Grosstaat zu leben, sondern in einem kleinen und gut überblickbaren Lande. Jede unserer Städte hat künstlerisch ihren festumschriebenen Charakter und ihren Eigenwuchs. Es ergibt sich daraus ein interessantes und durchaus nicht unfruchtbares Kräftespiel, und jede Verwischung dieser Gegebenheit bedeutete eine Schwächung und Verwässerung unserer nationalen Eigenart.

Aus dem Mangel an räumlicher und vielfach auch geistiger Weite unseres kleinen Landes ergibt sich aber auch die Notwendigkeit für die Jungen, sich in den grossen Zentren umzusehen und dort zu arbeiten. Wenn ihnen eine Akademie diese Mühe auch nur zu einem kleinen Teil abnehmen würde, so wäre das schon Grund genug, die Gründung zu unterlassen. Dass wir heute gezwungen sind, wie Gefangene in unsern engen Grenzen zu bleiben ändert nichts an der Tatsache, dass die Weltoffenheit für den Künstler sozusagen Lebensbedingung ist. Die Atmosphäre grosser Kunst, wie sie nur an den Stätten grosser und alter Tradition besteht, bleibt zur Blickweitung, zur Massgebung notwendig und nur von da aus wird etwas möglich, das wir als nationale Kunst uns denken können. Nur wer das Fremde kennt, und zwar gründlich und allseitig, hat für das Eigene den Blick. Behörden, die einerseits für beste Lehrkräfte an unsern Schulen sorgen und anderseits Studienreisen und reichlich bemessene Arbeitsaufenthalte im Auslande fördern — sobald dies wieder möglich sein wird — sind auf dem richtigen Weg zur Förderung nationaler Kunst.

Autarkie auf Gebiete des Geistes angewendet wäre eine sehr fragwürdige Sache. Unser grossartiges nationales Anbauwerk darf uns nicht zur Gründung eines Treibhauses für staatlich garantierte Setzlinge nationaler Kunst verführen.

Viktor SURBEK.

Une académie des beaux-arts en Suisse ?

Deux points m'apparaissent comme étant en discussion :

a) L'effet que produirait en Suisse et à l'étranger une académie des beaux-arts de caractère officiel.

b) La valeur d'une telle institution pour le développement de la jeune génération.

a) L'effet que la réalisation de ce projet pourrait produire sur l'étranger ne me paraît pas très clair. Ne suffit-il pas d'observer les grands maîtres français, belges, allemands, norvégiens pour constater que presque toutes les œuvres intéressantes furent créées loin de toute académie ? Évidemment, quelques exceptions sont là pour confirmer la règle.

En ce qui concerne l'attrait qu'une académie suisse opérerait sur de jeunes émules étrangers, il me semble ressortir davantage du domaine du tourisme que d'un intérêt artistique. Quant aux titres honorifiques tels qu'ils peuvent se présenter à l'idée d'une « académie », je suppose que même ses promulgateurs les plus fervents ne peuvent y songer. — Non, la seule chose susceptible de sauvegarder un intérêt international à notre production, c'est sa qualité artistique en elle-même, tandis qu'aucune académie ne convertira les snobs qui doutent des capacités de leur propre pays.

b) Or, quelle émulation pouvons-nous attendre d'une académie ? — Ce que l'enseignement peut transmettre, c'est un dessin intégral, une connaissance étendue du métier et de son matériel. Le cadre en est donné dans nos écoles professionnelles, il suffirait d'y attirer partout les capacités nécessaires. Le fait qu'elles soient réparties sur les différentes régions du pays n'est pas un désavantage, au contraire. Nous avons toujours eu en Suisse de bons maîtres tels que Menn, à Genève, Schider, à Bâle, Meyer-Amden, à Zurich, pour ne mentionner que ceux-là, et il faut laisser l'instinct des jeunes les pousser là où ils peuvent apprendre. Je doute qu'une institution centralisée réussisse précisément à grouper en elle toutes les meilleures forces du pays, autant comme maîtres que comme élèves... et même si c'était possible, je n'y verrais aucun progrès. Nous avons l'avantage de vivre dans un pays petit, dont les éléments restent pénétrables. Nos villes et leurs habitants ont un caractère défini, individuel, et, au point de vue artistique, elles se livrent un concours incessant et fructueux que l'on n'oserait éteindre — ni même diminuer — sans affaiblir notre essor national.

La mesure restreinte de nos horizons géographiques — et parfois spirituels — comporte, d'autre part, la nécessité pour les jeunes de rechercher les grands centres étrangers. Si une académie suisse voulait leur épargner — même partiellement — cet effort, cela suffirait pour démontrer sa non-valeur. N'est-ce pas assez de se voir cloîtré pour l'instant ? Faut-il encore se départir du désir et des raisons péremptoires qui nous pousseraient au loin ?

L'esprit de la grande maîtrise n'existe que dans les lieux où il fut né, c'est elle qui nous donne notre échelle, et sans elle : ni Art, ni Art national. — Donnez à nos écoles les meilleurs maîtres possible, facilitez les séjours à l'étranger lorsque l'heure en sera venue, et vous préparerez ainsi l'éclosion d'un Art national.

L'autarcie en matière spirituelle ? — Honneur au Plan Wahlen, œuvre magnifique — mais pas de serres où soient cultivés les plantons d'un Art national.

Viktor SURBEK.

XV

Betr. Ihre Rundfrage betr. Kunst-Akademie

Sehr geehrte Redaktion,

Ich würde mich darüber nur freuen, wenn die in Ihrem Aufruf angeregte Idee, — die Schaffung einer Kunst-Akademie — zur Ausführung gelangen könnte. Warum soll dem Schweizer Künstler-Nachwuchs versagt bleiben sich unter der Führung einheimischer Meister schulen zu dürfen, umsomehr, als uns doch sehr daran liegt, dass ganz besonders das « disziplinierte Zeichnen » gefördert werden sollte ?

Nur dort, wo der Wille zur eingenen Schöpfung und die Kraft zur Ausführung eigenster Ideen fehlen, kann der Individualismus durch Schulung eingeengt werden, — und dies führt dann schliesslich, ob mit oder ohne Akademie, zum Dilettantismus hin !

Dem Ernsthaft-Suchenden werden grundlegende Schule und Studium Stufen sein auf dem Wege zur Entwicklung und Entfaltung des schöpferischen Schaffens.

Mit freundlichen Grüssen Walter SCHNEIDER.

XVI

Sehr geehrter Herr Redaktor !

Sie haben in Nr. 5 der *Schweizer Kunst* die Mitglieder der G. S. M. B. u. A. aufgefordert, sich zum Problem einer Schweizerischen Kunstakademie zu äussern. Mit dieser Frage hat sich gewiss schon mancher Kollege beschäftigt ; die vielen Schwierigkeiten der Realisation dieser Idee mögen ihn jeweils davon abgehalten haben, seine Ueberlegungen der Oeffentlichkeit preiszugeben. Die heutige geistige und politische Situation gibt diesem Thema aber eine besondere Aktualität, und die Voraussetzung einer fruchtbaren Diskussion dieser Frage scheint mir vor allem dadurch gegeben, dass wir wieder einmal ganz auf uns selbst gestellt sind.

In Ihrer kurzen Gesamtbetrachtung dieses Problems haben Sie schon einige Grundgedanken aufgegriffen. Es wird bei diesem ausserordentlich subtilen Diskussionsthema aber wohl von Gutem sein, wenn dieses Postulat nicht nur aus unbestimmten Empfindungen heraus befürwortet oder abgelehnt wird, sondern ganz konkrete Gründe vorgelegt werden, die eine solche Schule als wünschenswert erscheinen lassen. Die ideelle Seite wird man nicht weniger hervorheben müssen als die rein praktische Forderung, wenn wir das Interesse für dieses Problem sowohl bei der Künstlerschaft und der kunstinteressierten Oeffentlichkeit als auch bei den Behörden wecken wollen.

Welches sind nun die Gründe, die mich veranlassen, für eine Schweizerische Akademie ein Wort einzulegen ? Vorerst wird einmal festgestellt werden dürfen, dass heute — ich denke dabei nicht einmal an die kriegsbedingten Hindernisse — tatsächlich ein schweizerischer Kunstjünger wohl kaum ohne Bedenken an eine ausländische Kunstschule verwiesen werden kann. Die Auffassung, dass wir nach dem Krieg in künstlerischen Bereichen wieder ein Paris, München oder Rom vorfinden werden, wie es unseren angenehmen Erinnerungen entspricht, ist durch die lange Dauer des Krieges und seine geistigen und politischen Folgen überholt. Dass wir zudem wieder als fröhlich nehmende Gäste willkommen geheissen

werden, ist ebenfalls noch fraglich. Aber nicht nur diese bebründeten Bedenken mögen in meiner Argumentation eine Rolle spielen, sondern die Auffassung, dass unsere eigenen künstlerischen Ziele und Fähigkeiten selbst reich und gross genug sind, um gründlicher gepflegt und ausgewertet zu werden. Mir scheint, dass die offizielle Kunstpflege des Bundes, die hauptsächlich darin besteht, Stipendien auszuteilen und Ausstellungen zu veranstalten, solange ohne Fundament bleibt, als sie nicht die notwendige Institution schafft, um die Jungen an das Beste unserer künstlerischen Tradition heranzuführen.

Unter dieser zu schaffenden Schweizerischen Kunstakademie stelle ich mir natürlich nicht eine pompöse Einrichtung vor, wo in doktrinärer Art eine schweizerische Staatskunst etwa à la vin fédéral gelehrt würde. Es wäre aber sicher begrüssenswert, wenn die Jungen wirklich Gelegenheit hätten, mit einigen prägnanten Schweizer Künstlerpersönlichkeiten, die ihr Können und Wissen in dem neuen Rahmen sicher ganz gern in erhöhtem Masse zur Verfügung stellen, in engere Berührung zu kommen. Es wird wohl niemand behaupten wollen, dass damit unsere so sehr geschätzte Freiheit und werte Individualität aufgegeben würde. Dem Ideal unbeschränkter Freiheit, das vielleicht diesem oder jenem vorschwebt, darf angesichts der Gegebenheiten der Gegenwart und auch der Zukunft nicht allzuviel geopfert werden.

Aber die Kenntnisse in Kunstgeschichte gehen ja meistens noch so weit, dass man nur die unliebsamen Erscheinungen des Akademismus und der Historienmalerei als einzige Form einer gründlichen Schulung der jungen Generation sehen kann und sehen will.

Dieser Vorstellung sei folgendes gegenübergestellt : Sowohl in der Renaissance wie in der Zeit des Barock hatten die angehenden Künstler Gelegenheit, mit den Meistern ihrer Zeit in Kontakt zu kommen, sei es als Gehilfen bei besonderen Aufträgen oder als eigentliche Lehrlinge. Diese Möglichkeiten bestehen heute durch die vollständig andere Stellung, welche die Kunst im öffentlichen Leben innehat, nur noch vereinzelt. Es bleibt vollständig dem Zufall überlassen, in welchem Masse und in welcher Weise sich die ältere Generation der jüngeren annehmen will. Gewiss soll der Staat da, wo die private Initiative die ihr gestellte Aufgabe befriedigend erfüllt, sich nicht vordrängen. Hier liegt aber eine Aufgabe vor, die heute nur noch durch den Staat gelöst werden kann. Ein Beweis dafür, dass sich der Staat — d. h. in diesem Falle einzelne Kantone oder Städte — dieser Aufgabe ein wenig verpflichtet fühlte, sind die Kunstgewerbeschulen mit ihren Anhängseln von Ausbildungsmöglichkeiten für Malerei und Plastik. Diese Verbindung von Kunst und Kunstgewerbe mag zu einer Zeit, da das Ideal einer weitgehenden Abstraktion die Kunst dem Kunstgewerbe oft nahe brachte, als zulässig empfunden worden sein. Heute scheinen aber Probleme aufzutauchen, die unbedingt nach einem selbständigen geistigen Bereich der Bildenden Kunst rufen. Zudem dürfte auch sie in der Schweiz doch so ernst genommen werden, dass die Ausbildungsmöglichkeiten für diese Berufe doch mehr als nur ein sekundärer Zweig unserer Gewerbeschulen bilden. Der einzelne Kanton oder eine Stadt wird die hier notwendige Institution nicht schaffen können. Es liegt da eine Forderung vor, die nur durch den Bund als bescheidene, aber schöne und notwendige Ergänzung zur E. T. H. erfüllt werden kann. Der sicher auftauchende Einwand, dass wir gerade in der Kunst deutsch, welsch und italienisch niemals werden auf einen Nenner bringen können, sei jetzt schon mit folgendem Vorschlag entkräftet : Für die Wahrung der drei Kunstsphären wäre meines Erachtens gesorgt, wenn man diese Kunstschule in drei kleinere Institute aufteilen und je eines in der deutschen Schweiz, im Welschland und im Tessin etablieren würde. Man hat sich unter dieser Akademie also keinen grossartigen Palast, der besonders als äusseres Kennzeichen jenes berüchtigten Akademismus gesehen wird, sondern in einfachem Rahmen ein paar geräumige Ateliers mit dem notwendigsten Drum und Dran, vorzustellen.

Ein weiteres und besonders beherzigenswertes Argument für die Schaffung einer Kunstakademie ist die Tatsache, dass für die Zeichenlehrer an Mittelschulen heute keine genügende Ausbildungsmöglichkeit besteht. Wohl werden da und dort nach sehr variablen Prinzipien einige Ausbildungskurse erteilt. Den angehenden Zeichenlehrern dürfte in praktisch-technischer und pädagogischer Beziehung, aber auch in künstlerischer und kunstgeschichtlicher Richtung bedeutend mehr geboten werden. Die Gewerbeschule ist nicht der richtige Platz für ihre berufliche und weitere geistige Ausbildung, sind sie doch im Besitze eines Maturitätsausweises oder eines Lehrerpatentes, die sie zum Besuch einer Hochschule berechtigen würden. Wie könnte diese Lücke besser ausgefüllt werden als mit eben dieser zu gründenden Kunstschule! Man hat bis heute der wichtigen Position, die die Zeichenlehrer an unseren Mittelschulen einnehmen oder vielmehr einnehmen könnten, viel zu wenig Aufmerksamkeit geschenkt. Mag auch die Kunst der alten Griechen ein schöner und gerne verwendeter Begleitstoff im Unterricht für alte Sprachen darstellen, mag die Kunst des Mittelalters, der Renaissance und des Barock die Geschichtsstunden ausschmücken, mag vielleicht ein eindrückliches Bild eines Caspar David Friedrich die Literaturgeschichte der Romantik bereichern, die künstlerischen Probleme der Gegenwart (und der Vergangenheit) wird den Schülern nur ein lebendiger und interessanter Zeichenunterricht vermitteln können. Man vergesse nicht, dass gerade an den Mittelschulen zum grössten Teil die später einmal führende Schicht unseres Volkes mit der Kunst in lebendige Beziehung gebracht werden kann, sofern die Bildung und die Persönlichkeit des Lehrers für diese Aufgabe genügt.

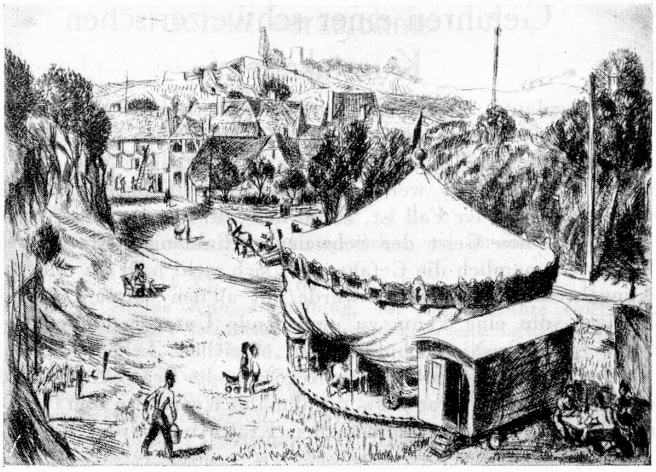
Und als Drittes und Letztes wäre es sicher wünschenswert, wenn unsere Architekturstudenten als Ergänzung zu ihrer weitgehenden technischen Ausbildung noch einen Einblick gewinnen könnten in die freie künstlerische Welt, die ihnen gewiss manche Anregung bieten würde.

Die Schaffung einer Schweizerischen Akademie für bildende Kunst wäre die notwendige Ergänzung zu den kantonalen und eidgenössischen Hochschulen, wo Wissenschaft und Technik so sehr zu ihrem Rechte kommen.

Schaffhausen, den 9. Juli 1943.

Mit vorzüglicher Hochachtung

Werner SCHAAD.



Kunstblatt 1943 Estampe

Obige Abbildung ist eine clichierte Wiedergabe der Original-Radierung von Marcel North, Neuchâtel, die, auf der Handpresse von Ernst Kempter, Muzzano, gedruckt, als Jahres-Kunstblatt an unsere verehrten Passivmitgliedern zugestellt wurde.

L'illustration ci-dessus est la reproduction, par cliché, d'une eau-forte originale de Marcel North, Neuchâtel, imprimée à la presse à bras par Ernest Kempter à Muzzano. Cette estampe annuelle vient d'être envoyée à nos membres passifs.

Am 11. Dezember wurden A. Schlageter, Bildhauer, Lausanne, und am 16. Dezember Émile Hornung, Maler, Genf, je 60jährig. — Antonio Giugni-Polonia, Maler, Locarno (gegenwärtig im Auslande) und Ed. Boss, Maler, Bern, erreichten am 24. bezw. 25. Dezember das 70. Altersjahr. Allen gratuliert der Z. V. recht herzlich.

Ont atteint leur 60e année, A. Schlageter, sculpteur, Lausanne, le 11 décembre et Émile Hornung, peintre, Genève, le 16 décembre. — Le 24 décembre, Antonio Giugni-Polonia, peintre, Locarno (actuellement à l'étranger) et le 25 décembre, Ed. Boss, peintre, Berne, fêtent tous deux leur 70e anniversaire. A tous les meilleurs vœux du comité central.

XVII

Gefahren einer schweizerischen Kunstakademie

Die geplante Gründung einer schweizerischen Kunstakademie scheint mir zu einigen Bedenken Anlass zu geben. Allein die Einrichtung *offizieller* Akademien, mag ihr Aufgabenkreis auch ganz anders umschrieben werden als dies für ähnliche Institutionen grosser Staaten der Fall ist, kaum nur schwer mit dem freiheitlich-demokratischen Geist der Schweiz in Einklang gebracht werden. Es besteht nämlich die Gefahr, dass sich recht bald ein unliebsames Klingelwesen herausbilden würde mit all'den sattsam bekannten Intrigen, die eine kaum zu umgehende Unterscheidung zwischen Schülern und Nichtschülern der offiziellen Lehrstelle auslösen würde. Man denke nur an die « Académie des Beaux-Arts » und den « Salon des Artistes français », die allmählich geradezu zum Paradigma steriler, die wahren schöpferischen Kräfte unterdrückender Kunst geworden sind.

Mit der beabsichtigten Gründung einer Akademie möchte man dem jungen Künstler Gelegenheit geben, an einer einzigen und zudem offiziellen Stelle sein Handwerk im eigenen Lande zu erlernen. Die Institution hätte somit gewissermassen ein Monopol inne, und die Möglichkeit einer ausgesprochen einseitigen Ausbildung der Kunstbeflissenen ist daher durchaus in Betracht zu ziehen. Schon der Text der Rundfrage scheint mir nach dieser Richtung hinzuweisen. Er enthält ein fest umrissenes Programm, er gibt bestimmte Direktiven und nimmt in wesentlichen Fragen von vornherein Stellung. Man erwähnt darin die Wichtigkeit genau disziplinierten Zeichnens, welch letzteres wiederum hohe Bedeutung erhalten habe, und stellt dies dem Schaffen der Impressionisten entgegen. Ich gestehe, dass es mir unbekannt ist, wann das Zeichnen seine Bedeutung in der Entwicklung der Malerei verloren haben sollte. Gibt es denn einen einzigen grossen Impressionisten, dessen zeichnerisches Können mangelhaft gewesen wäre ? Oder glaubt man, der Kubismus sei erfunden worden, weil die betreffenden Künstler den Bleistift nicht zu führen wussten ?

Nicht minder befremdlich scheint mir die Behauptung, « der hübsche, wenn auch gut gemalte Naturausschnitt » genüge nicht mehr, als ob es sich bei den grossen Meistern der französischen Schule des endenden XIX^ten^ Jahrhunderts jemals um die geschickte Wahl eines solchen als Kernpunkt ihrer Werke gehandelt hätte.

Was nun die Angst vor einem Ueberborden ausländischen Einflusses betrifft, ist zunächst darauf hinzuweisen, dass es wohl noch keinem Schweizer, namentlich nicht einem Künstler geschadet hat, wenn er einige Jahre ausserhalb der Grenzen unseres Landes verleben konnte. Man vergesse nicht, dass wir zwar ein Volk und einen Staat bilden, nicht aber eine « Nation ». Die Schweiz ist « une et diverse » und soll es bleiben. Es ermöglicht gerade diese Verschiedenartigkeit, dieser Zusammenprall mehrerer Kulturen, dass der wirklich bedeutende Schweizer immer auch ein grosser Europäer ist und sein muss. Wenn irgend ein Volk, dann müssen *wir* geistig expansiv denken und können uns über jede Gelegenheit, das Schaffen unserer grossen Nachbaren kennen zu lernen, nur freuen. Deshalb sehe ich keine Gefahr darin, wenn bei uns neben den einheimischen auch weitgehend ausländische Werke ausgestellt werden.

Was die Angliederung der Kunst-Akademie an die E. T. H. betrifft, ist zu beachten, dass Zürich mit seinen Sammlungen und Ausstellungen zwar recht viel Anregung bieten kann, mit einem der grossen Kunstzentren jedoch nicht zu vergleichen ist. Die Möglichkeit für einen jungen Künstler, neben dem Besuch einer Akademie die Werke der allen Meister in einem umfassenden Museum studieren zu können und mit dem gegenwärtigen Schaffen der verschiedensten Richtungen in engem Kontakte zu stehen, ist für seine Ausbildung schlechthin unersetzlich.

Es ist daher zu befürchten, dass die Gründung einer schweizerischen Kunstakademie in hohem Masse einer sehr wenig wünschenswerten Beschränkung des Horizontes der kommenden Künstlergeneration gleichkommen würde.

André v. WURSTEMBERGER.

Sektion Aargau. — *Neuer Vorstand :*

Präsident : Guido Fischer, Bachstr. 140, Aarau.
Aktuar : Guido Frey, Telli, Aarau.
Kassier : Otto Ernst, Bühlrain 36, Aarau.

Sektion Aargau. — Ein seltenes Jubiläum durften an der letzten Generalversammlung die Kollegen der Sektion Aargau feiern. Seit dem Jahr 1913, seit dreissig Jahren, hat Max Burgmeier als Präsident die Sektion Aargau geleitet. Welches Mass von Arbeit er, in dieser langen Kette von Jahren, geleistet, mit wieviel Umsicht und Beharrlichkeit er die Entwicklung der Sektion überwacht und gefördert hat, das lässt sich kaum ausdenken, denn allzu leicht betrachtet man das einmal Erreichte, als etwas selbstverständliches und vergisst die Mühe und den Kampf, die vorausgingen. Burgmeier hat es immer verstanden ein gutes Verhältnis unter den Sektionskollegen zu erhalten und unter seiner Führung hat sich die Sektion Aargau bei Volk und Behörden zu einer anerkannten und geschätzten Körperschaft entwickelt. Wir müssen begreifen, dass Max Burgmeier nun, nach dieser langen und erfolgreichen Arbeitsperiode, zu der noch die Tätigkeit im Z. V. kam, den Wunsch hatte, seine ganze Arbeitskraft seinem Berufe zukommen zu lassen. Wie sehr seine Präsidentschaftszeit gewürdigt wurde, das durfte Max Burgmeier an der Generalversammlung erleben. Freunde, Kollegen, Vertreter der Nachbarsektionen dankten ihm. Mit ihnen danken wir ihm alle und wünschen, dass er sich von der Arbeit und den Sorgen, die ihm die Tätigkeit für Sektion und Gesellschaft brachten, mit der Palette in der Hand, recht lange erholen und erfolgreich schaffen könne.

Dessins d'artistes suisses pour le secours d'hiver

Pour cette manifestation, 78 artistes ont envoyé au total 360 dessins.

Ainsi que l'annonçait l'*Art suisse*, N° 7, un prix de fr. 50.— devait être décerné aux auteurs de douze travaux. La commission chargée du choix était composée de MM. Ed. Arnet, rédacteur à la *Nouvelle Gazette de Zurich*, des peintres K. Hugin, Bassersdorf, et Niklaus Stöcklin, Riehen-Bâle ; était en plus présent et chargé du procès-verbal, M. K. Treiber, secrétaire général du Secours suisse d'hiver. Les douze lauréats d'un prix de fr. 50.— ont été avisés par circulaire. Ce sont : 1. Theo Otto, 2. Max Hunziker, 3. Fritz Pauli, 4. F. Aeschbacher, 5. A. Carigiet, 6. Alb. Schnyder, 7. A. Blanchet, 8. Hans Erni, 9. Franz Fischer, 10. Jules Angst, 11. Max Billeter, 12. Charles Hug. — Les noms sont indiqués dans l'ordre numérique de leurs envois. Tous les travaux sont actuellement visibles dans la salle d'exposition de l'Institut d'arts graphiques Orell Füssli « Zum neuen Froschauer », Pelikanstr. 1 à Zurich.

Schweizer Künstler zeichnen für die Winterhilfe

Für diese Veranstaltung haben 78 Künstler insgesammt 360 Zeichnungen eingesandt.

Wie in Nr. 7 der *Schweizer Kunst* mitgeteilt wurde, sollten 12 Arbeiten mit einer Prämie von Fr. 50.— ausgezeichnet werden. Für diese Prämierung wurde eine Kommission bestellt, bestehend aus den Herren Ed. Arnet, Redaktor an der *Neuen Zürcher Zeitung*, den Malern K. Hügin, Bassersdorf, und Niklaus Stöcklin in Riehen-Basel, ferner war von der Schweizerischen Winterhilfe anwesend : deren Zentralsekretär Herr K. Treiber, Zürich, als Protokollführer. Durch ein Rundschreiben sind sämtliche Einsender orientiert worden über das Ergebnis der Wahl der 12 Künstler welchen die Prämie von Fr. 50.— zu Teil geworden ist, und wir bringen auch an dieser Stelle die Namen zur Kenntnis : 1. Theo Otto, 2. Max Hunziker, 3. Fritz Pauli, 4. F. Aeschbacher, 5. A. Carigiet, 6. Alb. Schnyder, 7. A. Blanchet, 8. Hans Erni, 9. Franz Fischer, 10. Jules Angst, 11. Max Billeter, 12. Charles Hug. Die Namenangabe ist nach der Einsendenummer zusammengestellt. Sämtliche Arbeiten sind zur Zeit ausgestellt im Ausstellungsraum des Art. Institut Orell Füssli « Zum neuen Froschauer », Zürich, Pelikanstrasse 1.

Concours p^r^ les bourses fédérales des beaux-arts et des arts appliqués

Le département fédéral de l'intérieur communique :

Les artistes qui désirent concourir doivent, en demandant l'envoi d'un bulletin d'inscription, préciser s'ils ont l'intention de postuler une bourse des *beaux-arts* (peinture, dessin, sculpture, gravure, vitrail) ou une bourse des *arts appliqués*.